

Edmond de Nevers. *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*. Texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink. Montréal, Nota bene, 2002. 294 p.

Damien-Claude Bélanger

Volume 4, numéro 1, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024633ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024633ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D.-C. (2003). Compte rendu de [Edmond de Nevers. *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*. Texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink. Montréal, Nota bene, 2002. 294 p.] *Mens*, 4(1), 119–124.
<https://doi.org/10.7202/1024633ar>

cer sans détour le régime politique oppressif de la nouvelle colonie britannique ?

La réédition de l'*Appel à la justice de l'État* de Pierre du Calvet a le mérite de rappeler que les Canadiens ont souhaité et même travaillé à la réforme constitutionnelle de la province de Québec. Là se situe l'essentiel de l'entreprise de J.-P. Boyer.

Nova Doyon
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal

Edmond de Nevers. *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*. Texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink. Montréal, Nota bene, 2002. 294 p.

Né près de Trois-Rivières en 1862 et mort en 1906 à Central Falls, Rhode Island, avant que sa pensée ne puisse pleinement se cristalliser, Edmond Boisvert, devenu Edmond de Nevers en 1884, intimide l'historien des idées. C'est sans doute pour cette raison que si peu de travaux ont été consacrés à la vie et à l'œuvre de ce personnage complexe et énigmatique que l'historien Yvan Lamonde considère comme le premier intellectuel du Canada français. En effet, de Nevers est un homme de lettres sophistiqué et polyglotte — il parle sept ou huit langues, dont le norvégien, et a traduit des œuvres de Matthew Arnold et d'Henrik Ibsen — dont la pensée ne se laisse pas saisir facilement. À première vue, ce libéral à tendance conservatrice, dont les écrits sont à la fois nationalistes et annexionnistes, paraît inclassable.

L'œuvre d'Edmond de Nevers est également difficile d'accès. Publié à compte d'auteur en France, son remarquable essai sur *L'avenir du peuple canadien-français* (1896) avait été distribué « aux amis de l'auteur et n'a pas été mis en vente ». Par bonheur, l'ouvrage a été réédité dans la collection du Nénuphar chez Fides. Cependant, son volumineux ouvrage sur *L'âme américaine* (1900) demeure une des grandes raretés du *canadiana* et n'a malheureusement jamais fait l'objet d'une traduction anglaise. De plus, mis à part quelques lettres conservées aux Archives du Séminaire de Nicolet, ses archives sont aujourd'hui introuvables. Cédées en partie par la famille de Nevers/Boisvert au directeur de la *Revue franco-américaine*, le journaliste J.-L.-K. Laflamme, qui prévoyait éditer les œuvres complètes d'Edmond de Nevers, ces archives sont devenues le Saint Graal de l'histoire intellectuelle du Canada français.

Edmond de Nevers mérite qu'on lui consacre une biographie intellectuelle. En dépit de sa mort précoce à l'âge de quarante-quatre ans et du faible tirage de ses deux principaux ouvrages, il reste l'une des figures marquantes de la vie intellectuelle du Canada français. Selon l'historien Claude Galarneau, qui a publié une brève étude sur de Nevers en 1960, *L'avenir du peuple canadien-français* « demeure sans conteste l'un des meilleurs essais écrits par un Canadien français au XIX^e siècle ». Edmond de Nevers est, dans un sens, le Tocqueville du Canada français. Son analyse de la société américaine se situe dans la tradition tocquevillienne et, sur plusieurs points, se rapproche de celle qu'on retrouve dans *The American Commonwealth* (1888) de James Bryce. Pour le critique français Ferdinand Brunetière, qui a consacré un compte rendu de quarante pages à *L'âme américaine* dans la prestigieuse *Revue des deux mondes*, ce « livre est un des plus intéressants qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique ».

Pour comprendre Edmond de Nevers l'intellectuel et l'essayiste, il faut d'abord se pencher sur les douze années qu'il passa en Europe, notamment en Allemagne et en France, à la fin du dix-neuvième siècle. C'est exactement ce qu'a fait Hans-Jürgen Lüsebrink, professeur à l'Université de Saarbrücken en Allemagne, en préparant une édition critique des vingt-deux *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe* que de Nevers a publiées dans le quotidien montréalais *La Presse* entre mai 1888 et mars 1891. Pour Lüsebrink, cette expérience de l'Europe a été « fondamentale, voire constitutive pour son œuvre toute [sic] entière. Et les quatorze mois qu'il passa à Berlin entre mars 1888 et mai 1889 en constituèrent la première étape, et peut-être la plus marquante. » (pp. 17-18)

Le parcours d'Edmond de Nevers est singulier. Selon l'éditeur, « il fut ainsi le premier intellectuel canadien-français, bien avant la génération des années 1960 et de la revue *Liberté*, à s'intéresser à l'Allemagne comme culture, comme société et comme "réservoir d'altérité" pour une société canadienne-française qu'il sentit trop orientée vers la France » (p. 5). De plus, « il fut le premier à diffuser son expérience de la société allemande et du monde germanique à l'égard d'un plus large public » (pp. 5-6). En effet, ses *Lettres de Berlin* visent le lecteur moyen d'un quotidien à grand tirage et offrent une vue panoramique des sociétés allemande et autrichienne. Douze des vingt-deux lettres de cette édition critique concernent l'Allemagne impériale, en particulier Berlin, ce « laboratoire fascinant de la modernité » (p. 18), sept portent sur Vienne et plus largement sur l'Empire austro-hongrois, et les trois dernières, sur l'Italie.

Ces lettres sont les premières publications du jeune intellectuel. Les réflexions qu'elles contiennent sont celles d'un homme du Nouveau Monde. En effet, trois aspects de la vie

germanique frappent particulièrement de Nevers : le militarisme, la rigidité de la stratification sociale et l'antisémitisme.

Fin observateur, Edmond de Nevers restera profondément marqué par le militarisme allemand. Issu d'un continent où le métier des armes était, somme toute, une occupation marginale, il saisit immédiatement la menace que représente le militarisme pour la liberté et la démocratie. De plus, de Nevers constate que ce phénomène a rigidifié une structure sociale qu'il juge déjà figée :

En Allemagne, chacun a sa position marquée d'avance, son échelon, dont il ne lui est guère permis de s'écarter, ou plutôt : une petite partie de la population est en haut, tout en haut de l'échelle, — ces privilégiés portent épée et épaulettes, et on les appelle : ducs, princes, barons, généraux, colonels, majors, lieutenants, — les autres grouillent en bas, paient les taxes et entretiennent la grandeur de leurs supérieurs. (p. 136)

Libéral et Nord-Américain, de Nevers favorise plutôt « cette liberté pour tout homme ambitieux et intelligent de pouvoir devenir “quelqu'un” qui fait le charme de la vie chez les jeunes peuples » (p. 135).

En plus d'être rigide et militarisée, la société allemande est également antisémite et xénophobe. Bien qu'il absorbe une partie de l'antisémitisme ambiant — les juifs font souvent figure d'accapareurs dans ses *Lettres de Berlin* —, de Nevers conspue l'antisémitisme viscéral qui ronge les empires allemand et austro-hongrois. Constatant qu'à « l'exception de Budapest, où les deux races asiatiques d'Europe (Hongrois et juifs) vivent presque sur le pied de guerre, nulle part on ne traite les juifs avec plus de dédain, et l'ostracisme plus absolu, qu'à Vienne » (p. 221), il juge tout à fait normal « que maintenant les Juifs [autrichiens] se soutiennent et forment

entre eux une sorte de franc-maçonnerie » (p. 224). Par ailleurs, l'antisémitisme allemand est insensé puisque

Les Juifs se sont montrés en tout temps aussi bons soldats que les autres Allemands ; ils ont versé leur sang pour la patrie, ils sont des sujets loyaux. On ne peut leur reprocher que d'avoir plus de largeur d'idées que leurs concitoyens chrétiens, un esprit plus cultivé, et d'avoir su s'emparer de tout le haut commerce et de toutes les grandes institutions financières et industrielles. (p. 140)

De Nevers considère que si les Allemands font souvent figure de peuple xénophobe et « despotisé qui n'a pas encore su briser sa chaîne », ils se sont néanmoins hissés « au premier rang des peuples par la culture artistique, le développement intellectuel [et] les études scientifiques » (p. 62). En effet, il est frappé par l'intensité de la vie intellectuelle et culturelle de l'Allemagne et de l'Autriche. À ce titre, il affirme que le peuple allemand est « le plus instruit, le plus savant [et] le plus érudit de la terre » (p. 148) et reste très impressionné par le modèle d'éducation allemand. Durant son séjour à Berlin, il suit des cours à l'Université de Berlin et participe à la vie étudiante de l'époque. D'ailleurs, son amusante typologie de l'étudiant berlinois est de portée universelle :

Les étudiants se divisent en deux catégories : les travailleurs ou piocheurs, considérés à peu près comme des *philistins*, qui ne font partie d'aucun cercle, vivent très renfermés et suivent très assidûment les cours, et les étudiants proprement dits, c'est-à-dire ceux qui n'étudient qu'au temps des examens, fréquentent les tavernes, boivent, se battent et continuent les traditions du passé. (p. 160)

Enfin, soulignons à quel point de Nevers est frappé par les mœurs libertines de l'Allemagne impériale. L'intellectuel n'est pas moralisateur, mais il a été élevé dans un environne-

ment tempérant où une succession de campagnes cléricales avait considérablement réduit la consommation d'alcool et où les rapports sociosexuels étaient largement régis par les doctrines de l'Église catholique. Il est donc bouleversé par cette société qui « ne boit point d'eau », où « chaque famille de quatre ou cinq membres absorbe chaque soirée une couple de gallons » de bière (p. 71), et reste passablement scandalisé devant le « spectacle à la fois grotesque et poétique » de ces « jolies Allemandes un peu grasses » qui consomment « tranquillement *un demi-gallon de bière* » en une soirée (pp. 72-73). De plus, il est révolté par les naissances hors mariage, dont le taux frise, selon lui, les 35% en Allemagne, et le concubinage qu'il croit généralisé chez les jeunes Allemands.

C'est le travail soigné de présentation et d'édition critique de Lüsebrink qui révèle l'importance de ces *Lettres de Berlin*. Son introduction d'une cinquantaine de pages nous livre un excellent portrait d'Edmond de Nevers. De plus, l'éditeur a su parsemer ces missives d'une panoplie de notes explicatives utiles. D'ailleurs, ces notes révèlent chez Lüsebrink une vaste connaissance de l'histoire allemande et austro-hongroise et permettent au lecteur canadien d'élucider des passages parfois très obscurs.

En plus d'être d'une lecture fort agréable, ces *Lettres de Berlin* constituent un récit de voyage d'une importance singulière qui permet de mieux cerner la vie et l'œuvre d'un des intellectuels les plus méconnus du Canada français.

Damien-Claude Bélanger
Département d'histoire
Université McGill